Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 18 (1910)

Heft: 72

Buchbesprechung: Bibliographie théologique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

Lic. H. APPEL: **Kurzgefasste Kirchengeschichte für Studierende. 2. Teil: Kirchengeschichte des Mittelalters.** Leipzig 1910. 292 S. Mk. 3. 80, geb. Mk. 4. 40.

Den 1. Teil dieser Kirchengeschichte (Altertum) haben wir in B. 69 der Revue empfohlen. Die dort hervorgehobenen Vorzüge, die das Werk gerade für *Studierende* hat: repetitorische Kürze, ohne ein Repetitorium im gewohnten Sinne zu sein, wiederholte systematische Zusammenfassungen, Nebeneinanderstellung mit gleichzeitigen politischen Ereignissen, am Schlusse ausführliche chronologische und synchronistische Tabellen, ein besonders geographisches Register und 2 Karten sind auch hier lobend anzuerkennen und machen das Buch in hervorragender Weise geeignet, nach *vollendetem Studium* des betreffenden Zeitalters das Wichtigste schnell und kurz an sich vorübergehen zu lassen. Wie im 1. Bande so findet auch hier die kulturelle und literarische Seite der Kirchengeschichte besondere Beachtung, wie z. B. die thomistische und skotistische Richtung in der Scholastik. G. M.

G. BARDY: **Didyme l'aveugle** (313-398). Paris, Beauchesne, in-8°, 280 p., 1910, 6 fr. 50.

Les érudits qui se préoccupent de l'histoire de la théologie au IVe siècle, auront plaisir à étudier ce volume, timide dans ses conclusions, mais si riche en indications, celles-ci dépassant de beaucoup celles-là. M. Bardy me dira sans doute qu'il fait de la théologie *historique* et non de la théologie *dogmatique*, et que, par conséquent, il n'a pas voulu critiquer les indécisions de Didyme ni en signaler la portée. Libre à M. Bardy de se cadenasser dans l'histoire ainsi comprise; mais ceux qui com-

prennent l'histoire autrement, ceux qui cherchent les idées dans les textes et les leçons dans les faits, ne se contentent pas de cette timidité qu'on appelle prudence chez les théologiens romanistes qui ne veulent pas se compromettre; ils veulent aller au delà, voir clair, non seulement regarder la bataille des théologiens du IVe siècle, mais la comprendre et savoir le pourquoi des évolutions, des marches et des contre-marches des combattants. A ce point de vue, le volume de M. Bardy, malgré ses réticences, est très intéressant et instructif.

D'abord, il attire l'attention sur un théologien qui, sans avoir possédé ni génie ni originalité, a eu toutefois une grande mémoire comme la plupart des aveugles, et a su beaucoup de choses. De plus, cet aveugle penseur et travailleur était modeste, doux, tranquille, très pieux, aimant la solitude, cherchant la vérité, s'efforçant de la comprendre et de la faire comprendre, ne poursuivant pas les hérétiques de ses anathèmes comme faisait Epiphane, s'appliquant au contraire à les éclairer et à les convaincre. N'est-il pas touchant, ce bon vieillard, qui, jusqu'à l'âge de 85 ans, se soucie des minuties de la critique textuelle des Ecritures, établit avec scrupule les variantes (p. 187 à 196), à l'exemple d'Origène dont il se dit le disciple? Ceux qui l'entendirent dans sa chaire d'Alexandrie, le considérèrent comme un prodige de mémoire et d'érudition. Jérôme vint l'écouter, l'admira, le loua très fort, sauf à le combattre ensuite. Rufin le loua moins, mais le défendit. Dans la tempête antiorigéniste du VIe siècle, les moines de Justinien réussirent à le faire condamner et à faire disparaître une partie de ses livres; mais aujourd'hui qu'on va chercher la science théologique ailleurs qu'à la cour de Justinien et que dans les couvents aussi fanatiques qu'ignorants de ce temps-là, on lui rend justice, en établissant le bilan de ses œuvres, en constatant exactement ce qu'il a dit et ce qu'il n'a pas dit, en précisant ainsi ce que fut sa théologie.

Les théologiens d'aujourd'hui la trouvent indécise, vague et peu profonde, parce qu'il n'est pas entré dans les subtilités que certaines écoles ont admises déjà de son temps, et qui ont triomphé plus tard. Mais sa modération et son indécision sont peut-être des indices de bon sens et des preuves de sagesse. Sa foi ardente, fidèle aux vrais dogmes de celui qu'il appelait avec tant de piété son Sauveur, se contentait des explications

théologiques qu'il comprenait, et refusait de se lancer dans des subtilités qu'il ne comprenait pas.

En l'étudiant de près, on assiste ainsi aux évolutions théologiques de son temps, on voit les explications jusque-là traditionnelles et encore admises, et aussi les explications nouvelles, les termes nouveaux, qui cherchent à se faire place sous prétexte de plus de précision. Didyme, par goût, aimait les formules, il en a accueilli plusieurs, mais sans condamner les doctrines antérieures. Il est témoin du passé, sans qu'on puisse l'accuser d'obstination. Il inclinait aux explications des Cappadociens, notamment de Grégoire de Nazianze, mais sans oublier celles d'Athanase, ni même celles d'Origène (p. 232, 242). Il n'est pas épris des spéculations de la science et de la métaphysique (p. 241); il préfère chercher dans l'Ecriture les lumières nécessaires, et celles-ci lui suffisent en général; là est la source et le dépôt de sa doctrine (p. 208-209). Il interprète l'Ecriture plutôt spirituellement et allégoriquement que littéralement; il se tient dans la tradition alexandrine (p. 201-203). Placé entre les deux courants théologiques de son temps, celui du passé et celui qui innove, il est souvent hésitant; encore une fois les Cappadociens l'attirent, mais sans qu'il rompe avec les interprétations précédentes.

Ce sont ces restes de la théologie primitive qui me semblent la partie la plus précieuse de son œuvre, et aussi la plus large d'esprit. Par exemple, quoique très appliqué à expliquer la trinité, il consent à tenir pour valide le baptême conféré simplement au nom du Christ, parce que dit-il, affirmer le Christ c'est affirmer aussi le Père et le St. Esprit, qui en sont inséparables (p. 151). Sa doctrine eucharistique « se laisse volontiers interpréter au sens symbolique » (p. 151-152). L'Eglise, pour lui, n'est pas un *imperium,* mais « la dépositaire de l'orthodoxie » (p. 146); et loin de la confondre avec la hiérarchie, il enseigne que ceux des fidèles qui possèdent « la gnose » sont les directeurs naturels des *simpliciores* (p. 147); c'est donc la hiérarchie de la science, non celle du pouvoir. Sa doctrine eschatologique est aussi celle d'Origène; il veut que le corps ressuscité soit spirituel, que les châtiments infligés aux coupables soient curatifs, que le feu soit de nature spirituelle, que le mot αἰώνος signifie une très longue durée et non l'éternité absolue qui n'appartient qu'à Dieu (p. 165-167); il est pour la restauration

finale et l'apocatastase ; il déclare que la puissance des démons sera détruite par le Sauveur de tous (p. 173). Dans la question christologique, il insiste sur ce que le Christ est « homme parfait et Dieu parfait » (p. 121). Ce sont là les deux termes de la foi orthodoxe. Tel fut le Christ, qu'il appelle à plusieurs reprises « homo dominicus » (p. 122). « Il faut reconnaître, dit M. Bardy, que l'attention de Didyme ne s'arrête pas longuement a rechercher quel peut être dans le Christ le principe d'unification, et qu'il insiste plus volontiers sur la dualité des natures » (p. 123). Rien ne manque à son humanité, qui est réellement et parfaitement humaine, et non céleste ou extrahumaine comme l'ont prétendu les docètes. « Il suffit à sa piété d'avoir affirmé que le Sauveur est vraiment Dieu et vraiment homme, il est satisfait de pouvoir lui rendre les honneurs d'adoration que sa foi lui inspire, sans que les questions métaphysiques sur l'union des natures en une seule personne ait grande importance pour lui » (p. 126).

C'est surtout sur la question trinitaire qu'il est intéressant (voir la *Variété* contenue dans cette livraison, p. 769-775).

E. MICHAUD.

Hartmann BODEWIG : **Geistliche Wahlbeeinflussungen in ihrer Theorie und Praxis dargestellt.** Verlag J. F. Lehmann, München. Preis Mk. 3. —.

Eine inhaltsreiche und wertvolle Schrift. Mit einer vorbildlich zu nennenden Genauigkeit und Gründlichkeit ist der Verfasser zu Werke gegangen und hat ein gewaltiges Material zusammengetragen und verarbeitet. Wer über das Thema : „Geistliche Wahlbeeinflussungen“ irgendwie reden oder schreiben will, der darf an dieser Schrift nicht vorübergehen. Wer sich in sie vertieft, wird an ihr aber auch die Objektivität der Arbeit schätzen ; nicht bloss das Wühlhubertum der römischen Geistlichkeit wird aktenmässig nachgewiesen, auch den Wahlbeeinflussungen durch evangelische Geistliche ist ein eigener Paragraph gewidmet. Mit Recht hat der Verfasser in einem besonderen Kapitel auch die „Gegenvorschläge hinsichtlich Einschränkung der geistlichen Wahlagitation“ zum Worte kommen lassen, es sind das : der Antrag Moy im bayrischen Reichsrat (1904), der Antrag der Krausgesellschaft beim Strassburger Katholikentag (1905),

das Memorandum dieser Gesellschaft an die deutschen Bischöfe (1907), die Anträge im österreichischen Reichsrat (1906), die Resolution des antiultramontanen Reichsverbandes (1906) und der Vorschlag der Nationalzeitung (1907). Das Nachwort ist zu einem warmherzigen und ernsten Monitum geworden, in ihm spricht Bodewig die gewichtigen Sätze aus: „Der Akt der Wahlbeeinflussung selber, d. h. die vom Zwang begleitete Einwirkung auf den Wähler ist ein Angriff auf die Freiheit als diejenige Eigenschaft, die den Menschen zur Persönlichkeit, zum Menschen macht. Sie ist ein Raub an dem köstlichen Gut, das der Mensch sein eigen nennt. Gerade aber die Religion, die Kirche soll die Persönlichkeit des Menschen pflegen, ja ihn zum Ebenbild mit dem urpersönlichen Wesen, Gott, machen. Beeinträchtigt nun aber der Diener der Kirche die Freiheit eines Menschen, entwürdigt und degradiert er somit dessen Persönlichkeit vermittelst der Religion, so ist das nichts anderes als Missbrauch der Religion. Missbrauch aber dessen, was man pflegen soll, wird allgemein als unmoralisch bezeichnet.“ Und: „Eine detaillierte Antwort zur Lösung der Frage über Grad und Art der Teilnahme (der Kirche) am politischen Leben kann nicht gegeben werden. Jedenfalls hat die Kirche sich darauf zu beschränken, nur eine mittelbare Beeinflussung, und zwar bloss vermittelst der Religion durch das Volk auf Staat und Politik auszuüben, im Gegensatz zum Ultramontanismus, der durch Politik einen unmittelbaren Einfluss auf Staat und Politik geltend macht. Im ersten Fall ist dieses Verhältnis von Religion und Politik eben ein normales Auswirken religiöser Gedanken im öffentlichen Volksleben; während im zweiten Falle dagegen der politische Katholizismus das Volk im ganzen zu beherrschen sucht, indem er den Staat politisch beherrscht.“ W. H.

BOSSUET: **Correspondance, T. III (1684-1688).** Paris, Hachette, gr. in-8°, 576 p., 1910.

Ce nouveau volume continue la collection des lettres *de* Bossuet et des lettres *à* Bossuet, du n° 288 au n° 486 : soit 198 lettres. Toutes sont annotées par MM. Ch. Urbain et E. Levesque avec une richesse d'informations généalogiques et autres qui ne laisse rien à désirer. On serait même tenté de la trouver sur-

abondante et quelquefois superflue, car elle accorde une place imméritée à des personnes qui souvent ne sont pas dignes d'une citation, même au bas d'une page. Je ferai toutefois une exception en faveur de Mlle de Mauléon, qui ne me semble pas suffisamment documentée (p. 366-367). Bossuet n'en parle que deux ou trois fois. Dans la lettre 477e, on voit que, de sa campagne de Mauléon, Mlle Catherine Gary envoyait en cadeau « les *Variations* » de Bossuet comme si elle en avait la libre disposition. Si elle ne l'avait pas fait, Bossuet dit qu'il « y aurait pourvu » (p. 521).

Beaucoup de lettres sont sans portée et n'ont d'autre valeur que d'être signées « Bossuet » ou « Jacques Bénigne ». Par exemple, les lettres aux religieuses. Toutefois elles ont l'avantage de montrer, les unes le caractère directorial du maître, les autres la petite vanité mystique qu'on entretient aisément dans l'esprit des religieuses. S'agit-il d'un orage? Grâce aux prières des saintes filles, il est conjuré : « Tout le ciel était en feu de toutes parts; la pluie tombait à verse; la nuit survint bientôt, et on n'avait de lumière que par les éclairs; mais enfin, *par les prières de sainte Fare et de ses Filles,* nous arrivâmes heureusement à l'Hermitage. Le lendemain *on* s'y reposa, *on* va aujourd'hui à Nanteuil conclure une mission; lundi, *on* viendra faire sa volonté à Germigny », etc. (p. 400). Bossuet aimait « faire sa volonté »; de plus, il voulait que les religieuses fissent non la leur, mais la sienne. Pour elles, la première des vertus était l'obéissance à ses « ordonnances »; leur soin devait être non de faire entrer le supérieur dans leurs sentiments, mais d'entrer elles-mêmes dans les siens : « c'est là que réside la perfection aussi bien que le repos, et tout le reste n'est qu'illusion et vaine agitation d'esprit » (p. 61). Tel fut Bossuet directeur.

Plusieurs de ses lettres ont pour objet de faire valoir son *Exposition,* particulièrement la traduction anglaise, qu'attaquaient les ministres anglicans. Il soutient contre eux sa parfaite orthodoxie; voir sa longue lettre (425e) au P. J. Johnston en 1687. Leurs objections ne lui paraissent pas sérieuses. Un de ses adversaires « était une tête mal faite, qui avait fait jusque dans l'église des extravagances signalées » (p. 355). C'est cette tête mal faite que les protestants écoutent! Cependant un bon aveu à signaler est celui-ci. Selon Bossuet, on peut soutenir qu'il peut émaner de Rome des choses « où l'on prétend que la règle

n'est pas toujours observée », et cela, sans offenser le pape ni diminuer l'autorité de son siège. Bossuet veut même montrer par là aux protestants qu'une Eglise peut soutenir ses droits sans rompre l'unité et sans blesser la subordination (p. 357). Nous voudrions aujourd'hui plus de précision; mais, dans les questions brûlantes, Bossuet, diplomate, se contente de peu de clarté.

Il ne faut pas trop s'étonner de sa tendance à se croire infaillible dans toutes les questions. Il a été tellement adulé par milord Perth, chancelier d'Ecosse, par le P. Denys de Ste. Marthe, par l'abbé Renaudot, etc., qu'il pouvait en effet se croire le droit de régenter à peu près tout le monde. Ce milord Perth, anglican converti par Bossuet au catholicisme romain, a plaisir à lui brûler l'encens le plus capiteux (p. 190, 298, 322, 419, etc.); il voudrait même « lui baiser les pieds tous les jours » (p. 544)! Le P. de Ste. Marthe sollicite l'approbation de Bossuet pour son livre de la « Confession auriculaire » contre le protestant Daillé, et il exalte ses lumières pures, sa parfaite connaissance de la religion, son fond inépuisable d'érudition jointe à une humilité très profonde (p. 92); etc.

Tel n'était certainement pas le sentiment de Malebranche, ni celui de Dom François Lamy. Ces deux religieux étaient très personnels, autant que Bossuet, et ils tenaient à leurs vues autant que Bossuet aux siennes. *Inde iræ.* Il faut lire la longue lettre de Bossuet (n° 428) à un disciple du P. Malebranche, 21 mai 1687. Bossuet accuse ce disciple d'être aveugle envers son « patriarche »; « il ne se souvient pas d'avoir jamais lu aucun exemple d'un plus parfait galimatias »; il déclare cette théologie « ridicule » (p. 370), etc. Il aperçoit dans cette philosophie cartésienne de grosses difficultés pour l'avenir : c'est « un grand combat » qui se prépare contre l'Eglise; Bossuet trouve dans ce nouveau système « les inconvénients de toutes les sectes à la fois »; l'auteur de ce système « ne fait que payer le monde de belles paroles ». Malebranche, craignant de manquer de respect à l'evêque, n'accepta pas l'entretien que Bossuet lui proposa; Bossuet poussa Fénelon à écrire contre Malebranche, qui se tourna ainsi contre Fénelon; et lorsque Malebranche fut hostile à Fénelon, Bossuet se rapprocha de Malebranche! Il est avec le ciel des accommodements! O misères humaines! « M. de Meaux se réconcilia complètement avec l'oratorien, lorsque

celui-ci eut pris parti contre l'archevêque de Cambrai dans la querelle du quiétisme » (p. 394).

A cette époque de la Révocation de l'Edit de Nantes (1685), Bossuet ne semble pas avoir joué un rôle très noble envers les protestants. Ceux-ci étaient atrocement persécutés. Voir le texte de l'abominable ordonnance du 29 avril 1686 contre eux (p. 335). En septembre de la même année, un exécuteur vint de Paris à La Ferté-sous-Jouarre pour faire déterrer et jeter à la voirie le corps d'une parente des Vrillac, nouvelle convertie, morte sans avoir voulu recevoir les derniers sacrements (p. 338). On pendait les uns, on donnait la bastonnade aux autres (p. 519). Certes, je comprends que la neutralité de Bossuet ne lui permît pas d'approuver les protestants. Mais peut-être, comme évêque chrétien, aurait-il pu calmer le fanatisme cruel du roi et des ministres contre eux. Or il n'en fut rien. Il parut plutôt courtiser dans cette circonstance. C'est à lui que Louvois envoie des protestantes non converties, pour qu'il les enferme dans ses couvents, en 1687 (p. 339). C'est à lui que Nicolas Payen, qui a fait fermer le temple de La Ferté-sous-Jouarre en 1685, annonce ce fait avec joie, pour lui laire plaisir. On voit que Bossuet est de la partie et qu'il est heureux (p. 87). Bien plus, Bossuet cherche à profiter des démolitions des Temples de Nanteuil et de Mortcerf. Seignelay lui écrit en 1685 que le roi lui en a fait le don *ainsi qu'il l'a demandé* (p. 153). Bossuet « crut devoir demander, en outre, les maisons jadis attenantes à ces édifices » (p. 157). Quelques jours plus tard (p. 172), Seignelay lui écrit de nouveau : « Je vous envoie un brevet du don des cimetières de ceux de la R. P. R. qui étaient dans votre diocèse, *conformément à ce que vous avez désiré.* »

Bossuet a-t-il agi ainsi parce qu'il était courtisan ou parce qu'il était cruel? Le courtisan apparaît dans cette lettre au Prince de Condé (n° 336), où il lui dit que « la manière agréable dont s'est fait le mariage du duc de Bourbon, fait *le plus digne sujet de sa joie* » (p. 110). Or ce duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, avait *seize* ans en épousant Mlle de Nantes, qui en avait *douze,* et qui, de plus, était fille illégitime du roi et de Mme de Montespan. D'autre part, le peu de cœur de Bossuet nous est affirmé par un de ses anciens amis, La Monnoye, dans une lettre à l'abbé Nicaise, où il dit : « Je l'admire pour cent bonnes qualités qu'il a, mais je l'admire plus encore

pour sa dureté. J'ai flatté quelquefois son oreille, il me l'a dit; mais je n'ai jamais pu toucher son cœur. » Et Rigoley de Juvigny ajoute : « Ce prélat n'a jamais passé pour avoir de la sensibilité pour les malheurs de ses amis » (p. 531).

Quelques-unes de ses lettres contenues dans ce volume ont de la portée. Par exemple : la 321e, où il dit que le culte des saints est bon et utile, mais non obligatoire (p. 70) ; — la 324e, où l'on voit que la nonciature du cardinal Ubaldini en France favorisa les progrès de l'ultramontanisme; qu'en 1614 le professeur Duval pouvait encore enseigner, de concert avec Rome, l'infaillibilité du pape comme simple opinion, « sans taxer ni d'hérésie, ni d'erreur, ni même de témérité la doctrine opposée; ce qui montre que les censures du cardinal Bellarmin ne passaient pas pour certaines, et ne faisaient pas une loi à Rome, comme il semble qu'on en voulut faire une en 1685 » (p. 81-83). Duval enseignait expressément que « les définitions du pape n'étaient pas de foi, tant que l'Eglise universelle ne les avait pas acceptées ». Duval tenait le pape pour infaillible; cela lui paraissait « moralement certain », mais *pas de foi* (p. 83). Tel était l'ultramontanisme en France en 1614, ultramontanisme combattu par Richer comme une erreur.

Il faut mentionner aussi la 339e lettre, à Mabillon, sur les ordinations anglicanes. Bossuet semble leur avoir été favorable, « bien qu'il n'en fût pas certain et qu'il réservât la décision du Saint-Siège » (p. 115). Si Bossuet vivait actuellement, il serait donc de l'avis de Léon XIII, qui « a définitivement tranché la question dans le sens de la négative », disent les annotateurs du présent volume (p. 116).

A propos des Anglicans, il est bon de rappeler que milord Perth trouvait « leur naturel inquiet, particulièrement lorsqu'ils peuvent couvrir leurs brouilleries du prétexte spécieux de la religion. Chacun peut juger si jamais gens de tête légère et de sang chaud ont eu de plus beaux moyens de pousser leurs mauvais desseins aux dernières extrémités et à la violence » (p. 291). Ce même milord ajoute que le royaume d'Angleterre, autrefois appelé le pays des Saints, « est devenu une maison pleine de fous, où chacun prétend être seul inspiré pour l'instruction des autres, où personne ne veut entendre ni la raison ni la vérité, mais où l'on a seulement grand soin de nous tenir dans l'ignorance des moyens qu'on a mis en usage pour perdre

la postérité » (p. 324). Eusèbe Renaudot, un des conseillers et des inspirateurs de Bossuet, lui a écrit en 1687 que par la Confession de foi, les catéchismes et autres actes imprimés de 1645 à 1660, « toute la forme de la religion anglicane fut *entièrement renversée* » (p. 433).

La correspondance entre dom François Lamy et Bossuet (nos 458-462), est très curieuse, non seulement en ce qu'elle roule sur le grave sujet de la *Satisfaction,* mais surtout parce que ces deux écrivains s'y serrent de très près avec la subtilité et l'aplomb des théologiens qui croient connaître à fond les mystères les plus profonds du christianisme. Tous deux veulent avoir raison et se tiennent tête, sans convaincre personne, je pense. Un autre correspondant de Bossuet, qui n'a pas baissé pavillon devant lui, fut le protestant Rou (dissimulé sous le nom de P. de Vrillac). Voir la 384e lettre, p. 235-256; c'est un vrai réquisitoire, dont Bossuet n'est pas venu à bout. Autre lettre intéressante du professeur Le Feuvre (n° 426, p. 358-365), sur le mariage de Henri VIII; à rapprocher de celle-ci la lettre 429e, d'Edme Pirot, p. 379-392.

Peut-être ces lettres des correspondants de Bossuet et quelques autres, sont-elles supérieures à celles de Bossuet même. Ne pourrait-on même pas accuser Bossuet de superficialité, lorsqu'il a affirmé que, si Rome accordait la coupe aux protestants, elle les ramènerait à elle (p. 116)? Comment a-t-il pu être aussi barbare envers ceux de France, s'il les croyait aussi peu distants de la confession romaine? A propos du secret de la confession, au sujet duquel on est si chatouilleux à Rome, n'est-il pas nécessaire de citer, dans le sens contraire, ces paroles de Bossuet (lettre 417e) : « On pourrait douter si la confession faite par un homme qui déclare à son confesseur qu'il ne croit pas la religion catholique, *oblige au secret,* puisque, en effet, c'est plutôt une moquerie qu'une confession » (p. 336). Etrange!

Terminons cette notice par un renseignement de l'abbé Renaudot à Bossuet en 1687 (lettre 446e) : « Molinos était un des plus grands scélérats qu'on puisse s'imaginer. Il est vrai qu'il dirigeait M. Favoriti (une des âmes damnées d'Innocent XI), et qu'il l'a assisté à la mort. Il n'y a ordures exécrables qu'il n'ait commises pendant vingt-deux ans, sans se confesser. Par le procès, il paraît qu'il a avoué toutes ces choses. On y marque celles qu'il a niées. J'aurai l'honneur de vous en mander plus

de nouvelles dans quelques jours » (p. 439). — Quel milieu ! C'est ce qu'on a appelé et ce qu'on appelle encore « le Saint-Siège ».

E. MICHAUD.

Ch. CALIPPE : **L'attitude sociale des catholiques français au XIXe siècle,** avec préface du comte De Mun. Paris, Bloud, in-16, 1910, 3 fr. 50.

Bonald a écrit — et c'était son idéal politique et social : « Un chef ou pouvoir, un ministère *qui sert au chef,* et des sujets qui sont *le terme de la volonté de l'un et du service des autres* » (p. 66). On devine aisément ce que pouvait être le « socialisme » dans une telle société, surtout si l'on songe qu'un tel monarchisme était dominé par le plus fanatique ultramontanisme. Il faut du courage à M. Calippe pour oser donner le nom de *catholique* à un régime aussi pervers et pour représenter de Maistre comme « l'un des maîtres du catholicisme social et même de la sociologie tout court » (p. 61).

On voit, par ce détail, dans quel esprit les ultramontains d'aujourd'hui envisagent la question sociale. C'est ce qu'ils appellent « le catholicisme social ». Quel étrange abus du mot « catholique » ! On en fait le synonyme de l'ultramontanisme et du papisme. On se pavane au grand jour dans cette aberration, et l'on croit que les Français sérieux vont l'accepter !

L'auteur est bien obligé d'avouer que les Saint-Simon, les Enfantin, les Cabet, les Louis Blanc, les Blanqui et autres socialistes ont professé une doctrine toute contraire, et qu'autant ils étaient partisans du christianisme bien compris, autant ils étaient hostiles au clergé catholique romain. Si le christianisme était bien compris, disaient-ils, personne ne refuserait de se dire chrétien (p. 9) ; mais, ajoutait Blanqui, « la religion n'a plus de ministres à la hauteur de ses besoins et des nôtres » (p. 13).

L'auteur cite Tocqueville ; il sait cependant les griefs de ce dernier contre l'antilibéralisme du clergé ultramontain. Il cite Ballanche, qui certes ne glorifiait pas la papauté. Il cite Buchez, qui adjurait les prêtres romanistes de ne pas maudire les tentatives du libéralisme : « C'est parce que vous êtes restés immobiles, leur disait-il, que vous avez cessé de nous montrer la route et que nous avons marché nous-mêmes. » L'auteur cite

Bordas-Demoulin, qui ne craignait pas de dire : « Les ministres de l'Eglise reculent à mesure que la civilisation avance; ils s'efforcent tout simplement de *détruire le christianisme* » (p. 205). Bordas voulait rétablir les simples fidèles dans leurs droits (p. 206-207); Rome, au lieu de le réfuter, l'a condamné, comme elle condamne aujourd'hui les Dabry, les Murri et tous ceux qui conseillent au peuple de ne pas se laisser exploiter par elle. Naturellement, l'auteur, qui se désaltère dans les eaux romaines, reproche à Bordas d'avoir voulu « diminuer le rôle du pape dans l'Eglise »; il reproche à Huet d'avoir « apostasié ». On sait comment Lamennais traita Rome dès qu'il l'eut connue.

Si c'est en citant ces amis du peuple, ces défenseurs de la liberté et du progrès, que l'auteur entend faire l'éloge de la papauté et recommander le socialisme qu'elle préconise, il s'abuse étrangement. Vouloir parer l'Eglise romaine du génie émancipateur de ces hommes de bien, de ces chrétiens sincères qui furent hostiles à la papauté, est une tactique habituelle aux écrivains romanistes, mais qui ne trompe plus que ceux qui veulent bien être trompés. Là où l'auteur écrit : « L'attitude sociale des catholiques français au XIXe siècle », le public intelligent lit : *L'attitude antisociale des pseudo-catholiques.*

S'il est un fait éclatant aujourd'hui, c'est l'impossibilité, pour le parti libéral, de se réconcilier avec Rome : car le clergé romaniste actuel ne cherche que les intérêts de son pape. Le pape partout, le pape au-dessus tout; tout pour le pape, tout avec le pape, tout par le pape. « L'idole du Vatican », disait Montalembert. Le Christ est au second rang. Déjà le bon Pie IX disait naïvement : « Je n'ai qu'un vœu à faire, c'est que Thiers devienne croyant; *et pourtant,* s'il était croyant, il me rendrait moins de services. » Les services avant tout!

Et s'il est une conséquence logique à tirer, c'est la nécessité pour tous les partisans du progrès, de se séparer de cette même Rome, comme les Eglises d'Orient s'en sont séparées au IXe siècle, les Vaudois et les Albigeois au moyen-âge, les protestants au XVIe, les anciens-catholiques au XIXe, et comme s'en sépareront tous les défenseurs de la raison, du progrès, de la liberté et du vrai christianisme catholique. N'est-il pas manifeste, en effet, que Rome s'obstine contre la nature des choses et contre l'histoire, et que ses artifices de logique ne

sont que mensonge et puérilité? Elle aura beau faire. Elle succombera, dès que la sottise humaine sera en minorité.

E. Michaud.

Dr. Jos. A. Endres, Prof. der Philos. am Lyzeum zu Regensburg: **Geschichte der mittelalterlichen Philosophie im christlichen Abendlande.** Kempten und München 1908. VIII und 176 S. Mk. 1.—. (22. Band der „Sammlung Kösel".)

Die Absicht, die ihn bei der Abfassung seiner Schrift leitete, gibt der Autor in den Worten an: „Die einfachste Widerlegung der Behauptung, das Mittelalter sei ohne eigentümliche Philosophie gewesen, ist die Darstellung ihrer faktischen Geschichte". Man kann dieser Ansicht und Absicht beitreten, ohne die Folgerung daraus zu ziehen, dass in der Gegenwart das alleinige Heil für die Philosophie im aristotetisch-scholastischen Mittelalter zu suchen sei. Vielmehr wird ein aufmerksames Studium des Buches dem Leser auch Mängel jener Denkrichtung vor Augen stellen, Mängel, denen abzuhelfen gerade die Aufgabe der Gegenwart bilden sollte. Hierauf soll indessen an dieser Stelle nicht näher eingegangen werden. — Der Autor hat auf kleinem Raume ein reichliches Material geschickt verarbeitet. Die Haupttypen werden mit Recht ausführlicher, minder Bedeutendes wird kürzer behandelt. Orientierende Überblicke erleichtern das Verständnis. Bei einer neuen Auflage würde es sich vielleicht empfehlen, diese Einrichtung noch mehr hervortreten zu lassen, indem die Hauptlehren eine noch ausgedehntere und eingehendere Behandlung erführen, wobei das Übrige ganz zurücktreten könnte. Ein solches Verfahren wäre wohl dem Leserkreise des Buches erwünscht und förderlich. Der Verfasser würde sich dadurch ein neues Verdienst und den gebührenden Dank seiner Leser in erhöhtem Masse erwerben. D.

D. Paul Ewald: **Die Briefe des Paulus an die Epheser, Kolosser und Philemon.** 2. verbesserte Auflage. Leipzig 1910. 443 S. Mk. 8. 50, geb. Mk. 10.

Der Verfasser behandelt in diesem X. Bande des Zahnschen Kommentars zum Neuen Testament den Epheser-, Kolosser- und

Philemonbrief als die der Zeit und den Umständen nach zusammengehörige Gefangenschaftsbriefe Pauli, während er den (gleichfalls von ihm im XI. Bande kommentierten) Philipperbrief (und 2. Timotheus) einer anderen weiterliegenden Gefangenschaft des Apostels zuweist. Die Epheser, Kolosser und Philemon zugrunde liegende Gefangenschaft ist die 1. zu Rom, wozu die meisten Ausleger neigen. Die für Caesarea vorgebrachten Gründe finden in der Einleitung ihre eingehende Widerlegung. Die Vergleichung von Epheser und Kolosser in sprachlicher Hinsicht, sowie die Untersuchung der jedem Briefe eigentümlichen ἅπαξ λεγόμενα im Vergleich zu dem sonstigen paulinischen Sprachgebrauche ist eine sehr sorgfältige. Mit Bezug auf Epheser erklärt sich Ewald natürlich unter Beibehaltung der Echtheit für die Annahme, dass wir es mit einem Rundschreiben zu tun haben. Die dogmatischen Ausführungen über Engeldienst, Christi Stellung zu ihnen, die Irrlehrer, wie sie dieser Kommentar erfordert, geben viele neue unzweifelhaft anerkennungswerte Gesichtspunkte. G. M.

Dr. Joh. Nep. Foerstl: **Das Almosen.** Eine Untersuchung über die Grundzüge der Armenfürsorge in Mittelalter und Gegenwart. Paderborn 1909 (F. Schöningh). 158 S. Mk. 3.40.

In der vorliegenden Studie ist teils historisches, teils theoretisches Material verarbeitet. Wir werden mit den Organen (Bischof, Pfarrer, Orden, Familie, Brüderschaften) der mittelalterlichen Armenpflege und ihren Formen (vornehmlich Hospitalpflege und Almosen) bekannt gemacht. Deutlich aufgezeigt hat der Verfasser den im Vergleich zur genannten Periode viel weiter ausgreifenden Bereich der modernen Armenfürsorge, die sich nicht mehr nur durch Linderung bereits vorhandener Not, sondern in erster Linie durch Prophylaxis verschiedenster Art (Sozialreform) betätigt, und die eigentliche Armenpflege an die letzte Stelle verweist. Ebenso hat sich der Kreis der Träger der neuzeitlichen Armenfürsorge erweitert. Staatliches Eingreifen und freie Liebestätigkeit, diese teils von den verschiedenen Konfessionen ausgehend, teils interkonfessionell, wetteifern in der Verhütung und Linderung menschlicher Not. In den theoretischen Ausführungen will der Autor eine Recht-

fertigung gegenüber der protestantischen Anschauung und Anklage geben (Motiv der Armenfürsorge, Verdienstlichkeit der guten Werke, etc.). Es ist zu wünschen, dass solche Darlegungen dem Bewusstsein des Volkes recht nahe gebracht werden; denn der Vorwurf der Werkheiligkeit lässt sich nicht ausschliesslich durch den blossen Nachweis widerlegen, dass in gelehrten Werken richtiges vorgetragen werde, sondern es wäre zu zeigen, dass die Gläubigen zum *richtigen Handeln konsequent und mit Erfolg angeleitet* werden. Das wäre ein Schritt zur gegenseitigen Verständigung und zur Ausgleichung entgegenstehender Auffassungen. Recht zeitgemäss ist die Auseinandersetzung mit der „unabhängigen" Moral, sowie die Bemerkung über den „Wohltätigkeitssport", bei dem es sich im Grunde nur um Befriedigung der Vergnügungssucht handelt. Solche, die sich für charitative Bestrebungen interessieren, werden von der Studie gerne Kenntnis nehmen. D.

N. Gottesleben und J. B. Schildknecht: **Die biblische Geschichte auf der Unterstufe der katholischen Volksschule.** Siebente Auflage. Paderborn 1909 (Ferdinand Schöningh). VIII und 208 S. Mk. 1.80.

Zwei tüchtige Schulmänner mit reicher Erfahrung, der erste ein pro rectoratu geprüfter Mittelschullehrer, der zweite ein im Schuldienst tätiger Theologe, haben in dem vorliegenden Buche ein Werk geschaffen, das, verständig gebraucht, sich als wertvolles Hülfsmittel für den Unterricht erweisen wird. Es ist in hohem Grade geeignet, die Tätigkeit des Lehrers anzuregen, zu fördern und in die rechten Bahnen zu lenken. Und gerade dieses soll ja ein Handbuch leisten; nicht soll es dem Lehrer alle eigene Arbeit bei der Vorbereitung abnehmen. Das kann und darf kein Handbuch, wenn nicht der Unterricht grossen Schaden erleiden soll. Auch bereits erfahrene Lehrer werden manches für sie brauchbare in der genannten Schrift finden, die somit allseitiger Beachtung empfohlen sei. D.

Dr. Paul GRÜNBERG: **Die Evangelische Kirche, ihre Organisation und ihre Arbeit in der Grossstadt.** Göttingen 1910. Vandenhoeck & Ruprecht. 164 S. Mk. 2. 80, geb. Mk. 3. 40.

Dieser 14. Band der „Praktisch-Theologischen Handbibliothek" eröffnet ein Gebiet der Seelsorge, das zu den schwierigsten in der modernen Zeit gehört. Es ist wohl die erste einheitliche statistische und quellenmässige Zusammenfassung der Probleme, die hier auftauchen und der Massregeln, die zu ihrer Lösung gefasst oder in Vorschlag gebracht worden sind. Besonders interessant ist der Nachweis, ob und wie eine Anzahl Versuche, die kirchlich Entfremdeten sowohl in den hohen als in den niederen Kreisen der grossen Städte durch möglichste Verkleinerung der Riesengemeinden in immer engere Bezirke mit besonderen Helfern und Helferinnen, durch Versammlungen und Belehrungen ausserhalb der Kirche wiederzugewinnen, von Erfolg begleitet waren. Die Geistlichen in *allen* Stellungen, nicht bloss in den grossen Gemeinden, werden in dem Buche die reichsten Anregungen finden. Wie alle Arbeiten dieser Sammlung, ist auch die vorliegende ausgezeichnet durch die Nüchternheit und die Einfachheit ihres Aufbaus und vor allem durch die besonnene Ruhe ihrer grundsätzlichen Stellungnahme, sie wirkt aber dadurch um so eindringlicher und überzeugender.

G. M.

Herrmann GUNKEL: **Genesis übersetzt und erklärt.** 3. neugearbeitete Auflage. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1910. G und 509 S. Mk. 11, geb. Mk. 12 und 13.

Das gewaltige Werk (I. Abt. Historische Bücher 1. Band des „Göttinger Handkommentars zum Alten Testament") erscheint in völlig umgearbeiteter Auflage. Die Erklärung, welche die eigentlich sprachliche Deutung anderen Kommentaren überlässt, steht unter den beiden Leitmotiven „Sagen der Genesis" und „Quellenscheidung" nach Jahvist, Elohist bez. Jehovist und Priesterkodex. Beide Motive erhalten S. I—C eine allgemeine grundsätzliche Darstellung. Die Arten der Sagen, ihre ursprünglichen und künstlichen Formen werden systematisch untersucht und dann ihre Wiedergabe in den verschiedenen Quellen ebenfalls im allgemeinen dargestellt. Im eigentlichen Kommentar werden die einzelnen Erzählungen der Genesis

gruppenweise nach dem fortlaufenden Text übersetzt und die verschiedenen Quellensätze durch andere Schriftarten gekennzeichnet. Unter dem Texte wird die Begründung der vorgenommenen Quellenscheidung, die Entstehung der Sagen und ihr Parallelismus mit gleichen oder ähnlichen Sagen anderer Urvölker, die Motive der Sagenbildungen, ihre charakteristischen Züge, die naiven sowohl als die gekünstelten, die heiteren und die ernsten, die guten und die bösen samt den im einzelnen sich ergebenden Widersprüchen nachgewiesen.

Man weiss nicht, was man mehr bewundern soll, die Gelehrsamkeit Gunkels, womit er das Material aus der gesamten alttestamentlichen Forschung und vor allem aus der vergleichenden Völkerkunde und Mythologie herbeischaft, oder den Scharfsinn, womit er die Quellenscheidung vornimmt und seine Schlüsse zieht. Freilich wird für die Beurteilung des Werkes der theologische Standpunkt massgebend sein. Schon das eine Motiv der Quellenscheidung wird vielen nicht gefallen, obwohl gerade hier auch die orthodoxen Theologen *grundsätzlich* nicht mehr widerstreiten sollten. Zu streiten ist allerdings darüber, wie weit der einzelne Forscher für seine Person diese Scheidung vornehmen kann. Dass dabei sehr viel subjektives unterlaufen muss, für das man von anderen keine direkte Zustimmung verlangen kann, wird jeder besonnene Kritiker — und dazu gehört Gunkel — selber am liebsten zugeben. Wichtiger ist die Stellung zu dem anderen Motiv: „Die Genesis eine Sammlung von Sagen". Wer in dieser Beziehung Gunkels Werk mit anderen vergleicht, die Buchstaben und Inhalt der Genesis als göttliche Offenbarung festhalten, dem wird der klaffende Unterschied klar werden. Indessen möchten wir gerade denen, die den sog. gläubigen Standpunkt auch jedem Bericht des alten Testamentes gegenüber vertreten, wenn es ihnen anders um eine ehrliche Forschung zu tun ist, die Darlegungen Gunkels zu ernstem Studium empfehlen. Niemand wird ihnen abverlangen, dass sie für sich anderer Meinung werden, aber sie werden einen neuen Blick erhalten und vielleicht gerade bei den für die menschlichste Erfindung erklärten Stücken — es sind durchaus nicht nur Wunder — in Staunen geraten über das uralte Gut *reinen Menschtums,* das in der Genesis verborgen ist, und das führwahr wird ihren Glauben an die göttliche Führung des Menschengeschlechts nicht geringer machen. G. M.

Mag. theol. Traugott HAHN: **Die Bibelkritik im Religionsunterricht.** 20 S. 50 Pfg.

Mag. theol. Johannes FREY: **Die letzten Lebensjahre des Paulus.** 54 S. 70 Pfg.

Vorstehende Abhandlungen zweier Dorpater Professoren bilden Serie VI, Heft 2 und 3 der „Biblischen Zeit- und Streitfragen". (Edw. Runge, Gr. Lichterfelde.) Die erste, durchaus nicht engherzige Schrift, erklärt in kurzen Sätzen die Zulässigkeit *gesicherter* Ergebnisse der Bibelkritik für den Religionsunterricht als „den Seelen nicht gefährlich". Aber: „Recht angefasst, von den rechten Persönlichkeiten, das ist die Hauptsache. Reife taktvolle Persönlichkeiten, doch sagen wir besser Beter, vom heiligen Geist erfüllt, die unter Geisteszucht und Geistesleitung arbeiten, gewisse und doch vorsichtige Tritte tun, Lehrer, die vor allem selbst schlichte Bibelchristen sind, Bibelleser, Bibelforscher, die aus der Bibel leben, um solche Lehrer und Pastoren wollen wir Gott bitten."

Der Verfasser der zweiten Abhandlung entscheidet sich hauptsächlich auf Grund der Pastoralbriefe für die Befreiung des Paulus aus der ersten römischen Gefangenschaft, eine darauf folgende Reise nach dem Orient und zuletzt derjenigen nach Spanien, wo seine erneute Gefangennehmung und zweite Überführnng nach Rom mit dem nachfolgenden Martyrium erfolgte. G. M.

Gerhard HILBERT: **Nietzsches Herrenmoral und die Moral des Christentums.** Leipzig 1910 (A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung Nachf.). 54 S. Mk. —.80.

Es dürfte weder im Sinne der Lehre Nietzsches, noch in der Absicht ihres Urhebers gelegen sein, dass seine Ansichten in die Massen geschleudert werden. Denn seine „Herrenmoral" — ihre Berechtigung einmal angenommen — passt eben nur für „Herren", nicht für solche, die sich bloss dafür halten. Unverkennbar aber haben seine Doktrinen bereits eine bedenkliche Ausbreitung erfahren, so dass eine Stellungnahme seitens der Vertreter des Christentums und seiner Moral unabweisbar geworden ist. Ein treffliches Mittel zur Aufklärung über den wahren Charakter der neuen und den unvergänglichen Wert

der alten Moral bietet die vorliegende, vom gläubig-protestantischen Standpunkte aus verfasste Schrift, deren Autor sich durch seine ruhige und objektive Darstellung, die auch relativ Richtiges bei Nietzsche anerkennt, entschieden ein Verdienst erworben hat. Allen einzelnen Zügen ist der Verfasser mit sorglichem Verständnisse nachgegangen, und er gibt seine Äusserungen in einer klaren, jedem Gebildeten verständlichen Sprache. Insbesondere sei auch auf die Abhandlung über Heteronomie und Eudämonismus aufmerksam gemacht. Wir wünchen dem kleinen, aber inhaltreichen Büchlein viele verständnisvolle Leser. D.

Dr. Franz KELLER: **Sonnenkraft.** Der Philipperbrief des heiligen Paulus für denkende Christen dargelegt. 8°, VIII u. 128 S. Freiburg im Breisgau 1910. Herdersche Verlagshandlung. Mk. 1. 60; geb. Mk. 2. —.

Der Verfasser hat sich bereits durch seine, von der Kritik beifällig aufgenommene Bearbeitung des Epheserbriefes einen guten Namen gemacht. Wie dort, so wählt er für seine Darlegung auch hier mit glücklichem Griff die homiletische Form. In zwölf Vorträgen, deren Zusammenhang jeweils nachgewiesen wird, die aber jeder für sich wieder ein Ganzes bilden, entwickelt er an der Hand des Textes in gediegener Sprache eine Fülle von Gedanken, die sich ungezwungen aus dem Wortlaute ergeben und mit praktischem Blicke auf die Verhältnisse der Gegenwart angewendet werden. Über seine Auffassung des Briefes und die Absicht, die ihn bei seiner Arbeit leitete, gibt der Verfasser in der Einleitung folgenden Aufschluss: „Der Brief des hl. Paulus an die Philipper redet viel von Freude. Freude will er in den Herzen wecken . . . Was wir hier versuchen, ist nichts anderes, als die tiefe Weisheit der apostolischen Worte in unsere Seele aufzunehmen und dabei möglichst getreu unser Herz zu stimmen auf die Schwingungen der Freude, die in der lebensvollen Schilderung dem Apostel unwillkürlich aus der Feder fliesst. Erst durch dieses wahrhafte Mitempfinden und Miterleben erfahren wir etwas von der Sonnenkraft der Freude, die in diesem Briefe verborgen ist. Und dies Erlebnis rechtfertigt dann die hier wieder-

gegebene Auffassung vom Apostelbriefe.“ Dass der Autor mit seiner Auffassung nicht fehl ging, ergibt sich aus der Lektüre seiner Schrift, die nicht nur Blickpunkte für den Kanzelredner eröffnet, sondern auch dem Laien zur Erbaunng dient und ihn zu fruchtbringendem Nachdenken anregt, somit sich als ein Mittel erweist, die Gläubigen in die Lesung und das Verständnis der hl. Schrift einzuführen. D.

Lic. Hugo LEHMANN: **Gegenwartsglaube.** Predigten. 89 S.

Wo du bleibst, da bleibe ich auch. Traureden. Herausgegeben von Lic. E. Rolffs. 86 S.

Lasset die Kindlein zu mir kommen. Reden bei Taufen und an Kindergräbern. Herausgegeben von Lic. E. Rolffs. 85 S.

Wollt ihr auch weggehen? Konfirmationsreden. Herausgegeben von Lic. E. Rolffs. 156 S.

Vorstehende vier Bücher bilden die VII. Reihe 3. Heft und die VIII. Reihe 1., 2. und 3. Heft (1909/10) der von uns wiederholt besprochenen, im Verlage von Vandenhoeck und Ruprecht-Göttingen seit 1902 erscheinenden „Modernen Predigt-Bibliothek“. Während das Heft „Gegenwartsglaube“ einen Verfasser hat, finden wir an den Kasual- und Konfirmationsreden verschiedene Verfasser, sogar aus dem Siebenbürgener Sachsenlande, beteiligt. Gerade hier ist diese Mannigfaltigkeit der Urheberschaft besonders wertvoll. Denn auf keinem Gebiete läuft der Prediger mehr Gefahr, einseitig zu werden, als auf dem der Kasualrede. Wie schwer wird es insbesondere, in langer Amtsführung bei Taufen und an Kindergräbern etwas Neues zu sagen. Da sind denn obige Sammlungen verschiedener Verfasser ganz vorzüglich geeignet, darzutun, in welch individuell ganz anderer Weise dieselben Fälle sich in den Gedanken fremder Seelsorger gestalten und in ihrem Worte Ausdruck finden. Noch schätzbarer werden die Reden dadurch, dass sehr oft ihre besonderen persönlichen Unterlagen kurz angedeutet sind, z. B. zwischen wem die Trauung geschlossen ward. Was aber den inneren Gehalt dieser besonderen Reden sowohl als der Gegenwartspredigten von Lic. Lehmann angeht, so müssen wir sagen, dass sie in einfach schlichter Weise sich von allem Überschwänglichen fern halten, gerade dadurch aber ihren

Zweck erfüllen, die alte Wahrheit des Evangeliums in gesunder Modernität zu verkündigen.

Jedes der schön ausgestatteten Bändchen kostet Mk. 1.20, geb. Mk. 1.80. Die Subskription auf eine vier Hefte umfassenden Reihe beträgt Mk. 4.—, geb. Mk. 4.80. G. M.

P. Leonhard Lemmens O. F. M.: **Der hl. Bonaventura, Kardinal und Kirchenlehrer aus dem Franziskanerorden (1221—1274).** Festschrift zum VII. Centenar der Gründung des Franziskanerordens. Kempten und München, Josel Kösel, 1909. VIII und 286 S. Preis Mk. 3.20, geb. Mk. 4.20.

Mit einem Worte aus dem Schluss der Einleitung charakterisiert das angezeigte Buch sich selbst am besten: „Was wir bieten, ist ein gesichertes, vielleicht nicht ein vollständiges Lebensbild". Lemmens unternimmt die schwierige Aufgabe aus dem geringen zuverlässigen Stoff, den ein Jahrhundert über seine bedeutenden Männer hinterliess, das so wenig im strengen Sinne biographisches Interesse hatte wie das dreizehnte, das Bild einer Persönlichkeit möglichst anschaulich zu formen. Der Versuch ist wohlgelungen; die spärlichen urkundlichen Zeugnisse als Pfeiler nützend, füllt Lemmens die bleibenden Lücken in glücklicher Weise durch Ableitung aus Bonaventuras Schriften und durch Rückschlüsse aus den allgemeinen Zuständen der Zeit so geschickt aus, dass wir ein Bild erhalten, an das wir glauben. Die Zurückhaltung des Verfassers gegenüber dem legendären Nachrichtenstoff ist anerkennenswert.

Lemmens behandelt in acht Hauptstücken den „Schüler", den „Novizen und Priester", den „Lehrer", den „Schriftsteller", den „Prediger", den „Generalminister", den „Kardinal", den „Heiligen". Seine Darstellung ist liebevoll, aber nüchtern und gelassen, nicht nur, weil er den Urkunden den Stoff einigermassen mühsam abringen muss, sondern auch, weil die Persönlichkeit Bonaventuras selbst der wirkungsvollen Glanzpunkte entbehrt und vielmehr gerade durch ihre gleichmässig überlegene, gelassene und entschiedene Ruhe wirkt. Lemmens würdigt Bonaventura wissenschaftlich als den „letzten grossen Vertreter des christlichen Neuplatonismus", nach seiner geisti-

gen Gesamtrichtung durch einen Vergleich mit dem Aquinaten folgendermassen: „Thomas ist der Engel der Schule, Bonaventura der Meister des tätigen Lebens; Thomas erleuchtet den Verstand, Bonaventura erhebt das Herz“.

Der Verfasser gibt sich besonders grosse Mühe, Bonaventuras Stellung zur Ordensregel, bezw. zu dem Kampfe um deren Deutung klarzulegen; nach ihm hat Bonaventura an der Regel streng und unverbrüchlich festgehalten, nur den Eiferern gegenüber abgelehnt, das über die Regel hinausgehende Beispiel des hl. Franz für verbindlich anzusehen. In einem Nachwort muss er seine Anschauung stützen gegenüber der Darstellung im „Handbuch der Geschichte des Franziskanerordens“ des P. Heribert Holzapfel. Im ganzen kann seine Auffassung Zustimmung erwarten, nur ist das Eine nicht ganz zu vergessen, dass eben die Betonung des Buchstabens der Regel schon eine Herabstimmung des Ordensgeistes war, dass mithin die „Nachfolger“ des hl. Franz ihn besser verstanden als die „Befolger seiner Regel“ und dass mithin hieraus ein Körnchen Wahrheit in die Auffassung der Gegner des Verfassers fällt, die den Rückzug auf den Wortlaut der Regel als den goldnen Weg der Mittelmässigkeit empfindet.

Nicht alle Werturteile des P. Lemmens, namentlich über Schriften und Predigten, wird der Leser unterschreiben; dem mönchischen Geschmack ist manches sinnig, innig und geistreich, was anderen verzweifelt abgeschmackt vorkommt. Aber dankbar zu begrüssen ist die ausführliche Skizzierung des „Buches von den sechs Flügeln der Seraphim“; es wird verständlich, dass der Jesuitengeneral Aquaviva diese Unterweisung für die Oberen in allen Provinzen seines Ordens hat verteilen lassen. Diese Schrift Bonaventuras bleibt auch für unsere Zeit wertvoll. E. K. Zelenka.

Dr. Franz Xaver Mutz, Regens des erzbischöflichen Priesterseminars zu St. Peter bei Freiburg i. B.: **Paulus und Johannes als Pastorallehrer.** Vorträge über die Briefe an Timotheus und die Briefe an die sieben Engel in der Geheimen Offenbarung. Paderborn 1910 (Ferdinand Schöningh). VI und 264 S. Mk. 2.40.

Die mitgeteilten Vorträge sind herausgewachsen aus Exhorten, welche der Verfasser vor den Zöglingen des von ihm

geleiteten Priesterseminars zu St. Peter im Schwarzwald gehalten hat. Sie sind in hohem Grade geeignet, eine ständige Lektüre des Priesters zu bilden, an der er sich täglich neu erfrischt, durch die er die Amtsgnade stärkt, sein persönliches Geistesleben fördert, ein Muster der Schriftbetrachtung findet und mancherlei Fingerzeige für die Praxis erhält. In eindringlicher Sprache, unter vielfacher Bezugnahme auf Stellen der hl. Schrift des A. und des N. Testamentes, sowie auf Aussprüche der Kirchenväter, redet der seeleneifrige Autor zunächst zu seinen ehemaligen Schülern mit den Worten Pauli, die er in seinen beiden Briefen an Timotheus richtete, und mit den Worten des Herrn, wie er sie in der Geheimen Offenbarung dem hl. Johannes für die Bischöfe der sieben Gemeinden in Kleinasien in den Mund legte. Wir wünschen dem Buche auch ausserhalb des Kreises, für den es in erster Linie bestimmt ist, die verdiente Beachtung. Seine Ausführungen werden, etwa von einigen Ausnahmen abgesehen, auch anderwärts Zustimmung finden und Segen stiften. D.

Das Neue Jahrhundert. Wochenschrift für religiöse Kultur. Im Verein mit mehreren deutschen Katholiken herausgegeben von Dr. Philipp Funk in Stettin, Grabowerstr. 16. Augsburg, Verlag von Theodor Lampart, 1909 f. Bezug im Buchhandel Mk. 2.—, durch die Post Mk. 2.25, unter Kreuzband Mk. 2.40 vierteljährlich innerhalb Deutschlands.

Die neuste Entwicklung dieser Zeitschrift legt uns die Pflicht auf, eingehend auf sie hinzuweisen. Wir werden das später tun. Es genügt nicht, allein über den Inhalt ihrer Spalten zu berichten, wir müssen, um der Bedeutung dieses Sammelpunktes einer neuen, ausserordentlich tiefgehenden Bewegung im Katholizismus gerecht zu werden, von den z. T. recht verschiedenartigen Männern, die sich in seiner Herausgabe zusammenfinden, aus ihren sonstigen Veröffentlichungen [1]) ein klares Bild zu gewinnen versuchen, um daraus ein Urteil über die Zukunftsbedeutung dieses Blattes und der es tragen-

[1]) auch den pseudonymen; Schnitzer hat z. B. schon zu einer Zeit als Willibald Weber („Die Vorbildung des katholischen Klerus in Bayern") Aufsehen erregt, als er als Professor noch wenig verdächtig war.

den Bewegung abzuleiten. In erster Reihe haben wir es hier zu tun mit den beiden „auf unbestimmte Zeit beurlaubten“ Theologieprofessoren Josef Schnitzer und Hugo Koch, deren Schriften gegen das Papsttum mit Recht so grosses Aufsehen erregt haben; daneben stehen die beiden Träger berühmter Namen Funk und Hefele, beides aus dem Rottenburger Priesterseminar ausgetretene Kandidaten, und der exkommunizierte Benefiziat Engert, inzwischen allerdings durch Übertritt zum Protestantismus aus dem Vordergrund dieser katholischen Bewegung zurückgetreten. Es ist offenbar kein Zufall, dass die vier erstgenannten sämtlich Schwaben sind, denn auch sonst sitzen im bayerischen und württembergischen Schwaben die grosse Zahl der anonymen und pseudonymen Mitarbeiter: hier in Schwaben liegt der Kern der Bewegung. Einige Bayern und Rheinländer schliessen sich an, darunter mehrere, die wenigstens durch Studium in Tübingen mit dem schwäbischen Geiste sich berührt haben. Nippold predigt seit Jahren, dem Katholizismus müsse das Heil aus dem Süden Deutschlands kommen; vielleicht stehen wir vor der Erfüllung dieses Wortes. — Mit diesem Kern berühren sich noch einige benachbarte Kreise. Zunächst hat sich, nachdem der durch körperliches Leiden sehr reizbar gewordene und schwierig zu behandelnde Gebert einen einsamen Tod gefunden hat, die Krausgesellschaft mit Sickenberger ihm genähert; der im Rottenburger Seminar vergewaltigte Diakon Heilig durfte seine Verteidigung in den Spalten des „Neuen Jahrhunderts“ fortsetzen und vereinzelt konnte man auch Äusserungen des Berliner Kreises ausgesprungener Kapuziner in ihnen bemerken. Es ist mithin schon heute ein weiter Kreis von Katholiken, der im „Neuen Jahrhundert“ seinen Mittelpunkt sieht; vielleicht hat er, wenn diese Zeilen gelesen werden, schon seine Organisation gefunden: sie ist schon heute so vorbereitet, dass sie zu jeder Stunde in die Öffentlichkeit treten kann. Wir glauben daher, unsere Leser schon mit diesem kurzen Hinweis versichern zu sollen, dass sie gut tun, diesem Blatte ihre Aufmerksamkeit zuzuwenden.

E. K. Zelenka.

L. SAINTE-FOY : **De Saint-Pierre à Pie X.** Paris, Nourry, in-12, 125 p., 1910, 1 fr. 25.

L'auteur passe en revue les pontificats des principaux papes, et il commence à St. Pierre. Il sait cependant que Pierre n'a jamais été ni évêque de Rome, ni pape; que nous sommes loin d'être fixés même sur les noms des premiers évêques de Rome; que nous ne savons même pas si Clet et Anaclet sont deux ou un seul personnage. Peut-être M. Sainte-Foy aurait-il été plus exact en commençant son étude à Clément de Rome. Qu'il me permette de lui reprocher aussi de glisser trop rapidement sur plusieurs prétendus papes très intéressants : les Victor, les Zéphyrin, les Calixte, les Corneille, les Etienne, etc. Ce n'est pas que je trouve que l'auteur ait été modéré dans la tractation de son sujet. Non. Il n'a été qu'incomplet.

Si même on veut se rendre compte du chemin parcouru depuis environ cinquante ans, en fait d'agression contre la papauté dans les rangs de l'Eglise catholique, que l'on compare les volumes intitulés : *Papauté schismatique* (Guettée), *Papauté hérétique* (Guettée), *Papauté antichrétienne* (Michaud), *Discussion sur les sept conciles œcuméniques* (Michaud), et aussi les volumes des anciens-catholiques allemands, qu'on les compare, dis-je, pour le ton et la hardiesse avec celui-ci, on sera frappé de la violence de ce dernier à signaler tout ce qui est hostile non seulement aux papes, mais aussi aux conciles, non seulement aux conciles dominés par les papes, mais aussi aux conciles où, indépendamment de ceux-ci, les hommes se sont conduits en hommes passionnés et partiaux. Le clergé, ou plutôt les chefs de la hiérarchie y apparaissent avec leur ignorance des choses religieuses, avec leur besoin d'exploiter et de dominer l'Eglise. C'est scandaleux. Mais il faut bien que ces choses soient dites, puisque le public s'obstine à ne vouloir ni ouvrir les yeux ni entendre la vérité.

Ce petit volume n'est qu'un recueil de notes, mais de notes destinées à frapper les lecteurs et à les faire réfléchir, même malgré eux. Ces traits sont des flèches acérées qui portent coup. « Pas un prêtre sur six cents ne remonte aux sources » (p. 83). — « Pour convertir les foules et les infidèles, le cardinal Pallavicini propose de leur montrer l'éclat de la cour pontificale. On a mieux à la procession indienne de la dent de Bouddha. Palla-

vicini n'est pas d'une austérité pénible, il approuve les lieux de prostitution » (p. 100). — « Il n'y a plus en Europe qu'un seul gouvernement qui frappe ou condamne sans accusation précise, sans défense et sans appel : c'est la papauté. Il n'y a plus qu'un homme qui incarne le pouvoir absolu : c'est le pape » (p. 109). — « Les conciles font couronne ; c'est en effet le seul rôle qui reste à l'épiscopat ; ça meuble » (p. 65). — « Sans l'autorité du pape, je ne mettrais pas plus haut la Bible que le Coran » (p. 69). — « Les ennemis de l'Eglise ont accusé les catholiques de faire du pape un demi-dieu... Il est évident, disait Bergier, que ce sont là autant de calomnies... En 1909, ces accusations ont cessé d'être des calomnies pour devenir des axiomes, des réalités » (p. 73). — Etc.

Nous recommandons particulièrement ce que l'auteur dit des conciles de Trente (p. 95-101) et du Vatican (p. 101-108). C'est la justification complète du point de vue ancien-catholique, bien que l'ancien-catholicisme ne soit même pas mentionné, pas même comme première protestation et comme première réfutation des audaces et des erreurs de la nouvelle papauté anti-chrétienne. Les anciens-catholiques ont protesté à visage découvert et réfuté sans peur, et certes à un moment où il y avait quelque courage à le faire. Aujourd'hui les modernistes sont légion ; ils peuvent parler haut, même quand ils se dérobent ou « se soumettent ». M. Sainte-Foy termine ainsi la première partie de son volume : « Lorsqu'on jette un coup d'œil en arrière sur la route parcourue, il semble qu'on voie venir, traversant les siècles, le char de la déesse Kali (était-ce une préfigure de la papauté moderne ?) sous les roues duquel les fidèles, *évêques en tête,* se précipitent en foule, tandis que des cris retentissent de toutes parts : Vive le pape roi ! vive le pape Dieu ! Pour moi, comme jadis Symphorien, devant le char de Cybèle, j'entends rester, comme un homme, debout ! » (p. 73).

Bravo ! nous applaudissons ; mais nous aurions plus de confiance encore et plus de satisfaction, si tous les braves modernistes se coalisaient et s'organisaient pour être plus forts devant le char de Cybèle. ***

Sammlung Kösel. Kempten und München, Verlag der Jos. Köselschen Buchhandlung. Preis jedes Bandes geb. Mk. 1.—.

13. Band: Dr. Wendelin TOISCHER: **Geschichte der Pädagogik.** 1907. 187 S.
14. Band: Hermann ROEREN: **Die Sittlichkeitsgesetzgebung der Kulturstaaten.** 1907. 136 S.
15. Band: Dr. P. Heribert HOLZAPFEL F. M.: **Franziskus-Legenden.** 1907. XX und 157 S.
16. Band: Dr. Guido Maria DREVES: **Die Kirche der Lateiner in ihren Liedern.** 1908. XII und 203 S.

20. u. 21. Band: Dr. Johannes BUMÜLLER: **Der Mensch.** Ein anthropologischer Grundriss. 1908. 248 S.

22. Band: Dr. Jos. A. ENDRES: **Geschichte der mittelalterlichen Philosophie im christlichen Abendlande.** 1908. VIII und 176 S.

28. Band: Dr. Otto WILLMANN: **Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung.** 1909. 133 S.

Im Oktoberheft des Jahrganges 1907 kündigten wir hier zum erstenmal die „Sammlung Kösel“ an; unser Versprechen, über ihre weiteren Veröffentlichungen zu berichten, haben wir bisher nicht erfüllt, hoffen es aber in Zukunft tun zu können. Absichtlich gestalten wir aber jeweils unsere Mitteilung zu einem Bericht über die Sammlung, nicht zu einer Ankündigung der einzelnen Schriften, denn die Geschichte dieses Verlags, wie sie sich jetzt in seiner „Sammlung“ spiegelt, ist ein Stück zeitgenössischer Kirchengeschichte. Sein starker Aufschwung in den letzten Jahren ist ein Beweis des lebhaften Bildungsbedürfnisses in den treukirchlichen Kreisen römischen Bekenntnisses, das wachsende Misstrauen gegen ihn und sein „Hochland“ ein Anzeichen, wie wenig heute wie ehedem den Unentwegten die nützlichste Arbeit im Dienste der Kirche gilt, wenn sie nicht von ihrer eigenen Unentwegtheit begleitet ist.

Es ist in der Tat nützlichste Arbeit, die der Verlag mit seiner Sammlung leistet. Wir kennen keine volkstümliche Sammlung, die in gleichem Verhältnis den breiten Schichten so viele gute und brauchbare Einzeldarstellungen aus dem religiösen Gebiete und über Fragen benachbarter Gebiete böte. Dazu kommt, dass fast alle Bände unbedenklich auch den An-

gehörigen anderer Bekenntnisse uneingeschränkt empfohlen werden können. Von den heute angekündigten Bänden macht darin nur Willmanns Arbeit eine Ausnahme; seine Darstellung ist durch einseitig scholastische Parteinahme eher geeignet, die Kenntnis neuscholastischer Denkweise zu vermitteln, als der Aufgabe einer sachlichen Erklärung der philosophischen Fachausdrücke zu dienen. Dass die Franziskuslegenden einem nicht an die Kost römischer Andächteleien gewöhnten Geschmack nicht munden, liegt an ihnen selbst, nicht an ihrem Herausgeber Holzapfel. Der Titel des Bandes 16 mag dahin erläutert werden, das Dreves nichts als eine literargeschichtliche Darstellung der kirchlichen Hymnendichtung geben will. Im übrigen sehen wir in den angekündigten Bänden recht wertvollle Darbietungen und unter ihnen möchten wir Bumüllers, des Gründers der weiland „Freien Deutschen Blätter", anthropologischen Grundriss ganz besonders empfehlen, zumal seine Ausführungen zur Frage der Abstammungsverwandtschaft von Mensch und Tier. E. K. ZELENKA.

D. Paul TSCHACKERT: **Die Entstehung der lutherischen und der reformierten Kirchenlehre samt ihren innerprotestantischen Gegensätzen.** Göttingen 1910, Vandenhoeck und Ruprecht. 645 S. Brosch. Mk. 16.—, geb. Mk. 18.40.

Das Werk will an die Stelle von Jac. Plancks „Geschichte der Entstehung . . unseres protestantischen Lehrbegriffes" (1781 ff.) treten. Während diese Darstellung unter dem Leitmotiv steht, dass die Ideen der Reformation „eine ganz gleichgültige Antiquität" geworden sind, und nur noch wegen der Benutzung seltener Quellen einen gewissen Wert besitzt, will Tschackert unter blosser Streifung der äusseren Reformationsgeschichte die Gedankenwelt ihrer Begründer und zwar möglichst objektiv darstellen. Wir können ihm das Zeugnis geben, dass er diese Objektivität aufs strengste gewahrt hat, obgleich man bald empfindet, wo das Herz des Theologen ist. Was es aber heisst, ein Werk wie das von Planck nach weit über 100 Jahren durch eine neue Darstellung zu ersetzen, darüber ist eigentlich kein Wort zu verlieren. Die Fülle des inzwischen aus der Reformationsgeschichte zutage geförderten Materials

ist eine kaum übersehbare, das, was daraus der Dogmengeschichte zugute kommt, zu sichten und darzustellen, ist eine Aufgabe, die ebensoviel Gelehrsamkeit als Scharfsinn und klare Beschränkung erfordert. Tschackert hat diese Aufgabe auch stilistisch in einer so glänzenden Weise gelöst, dass sein Werk fürderhin nicht nur für den Dogmatiker, sondern auch für den Kirchenhistoriker, ja für den Historiker überhaupt, ganz unentbehrlich sein wird. Indem wir hier den Reformatoren in ihre Gedankenwelt hineinschauen, leben sie ganz anders vor uns auf, als wie sie in der bloss äusseren Geschichte uns entgegentreten. Besonderes Interesse erweckt für uns die Skizzierung des römischen Katholizismus am Ausgange des Mittelalters, gegen den sich die antirömischen Grundgedanken Luthers erheben. Von hervorragendem Werte erscheinen die den „innerprotestantischen Gegensätzen“ gewidmeten Kapitel, so über die Mennoniten (S. 446 ff), die Antitrinitarier (S. 460 ff), das Täufertum (S. 132 ff). Die Ausstattung des Werkes ist sehr schön.

G. M.

Dr. Joh. Wendland: **Der Wunderglaube im Christentum.** Göttingen 1910. Vandenhoeck und Ruprecht. 133 S. Mk. 3.—, geb. Mk. 3.60.

Die Monographie untersucht in eingehender Weise zunächst den Begriff des Wunders und zwar nicht in dem Sinne, dass die Wunderfrage erledigt sei, sondern in der Überzeugung, dass der spezifisch religiöse Wunderbegriff da nicht zu entbehren ist, wo die Religion in einer eigenartigen, selbständigen Erfahrung beruht, dass aber anderseits die Pflicht besteht, den Wunderbegriff mit Naturgesetz und Kausalität in Beziehung zu setzen. Darum wird in den folgenden Kapiteln der Wunderglaube in seiner Beziehung zur Bibel und zur Geschichte des Christentums besprochen, das Wunder in seinem Verhältnis zur Offenbarung und Entwicklung, zum Vorsehungsglauben, zur Gebetserhöhung, zur Geschichtsforschung und zu den Begriffen von Kausalität und Naturgesetz abgewogen. Wenn der Verfasser im Vorworte sagt, dass in der Wunderfrage Schlagworte oft eine grosse Rolle spielen und ungeprüfte Voraussetzungen oft als sichere Erkenntnisse der Wissenschaft hingestellt werden, so hat er selbst diesen Gegenstand mit grossem

religiösen und wissenschaftlichen Ernste behandelt. Wir können die Schrift unseren Lesern aufs wärmste empfehlen. G. M.

Dr. Otto WILLMANN, k. k. Hofrat, Universitätsprofessor i. R.: **Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung.** Kempten und München 1910. 133 S. Mk. 1. (28. Bdch. der „Sammlung Kösel".)

Das Büchlein ist eine beachtenswerte Bereicherung der philosophiegeschichtlichen Literatur. In zusammenhängender Darstellung werden die wichtigsten philosophischen Termini auf etymologischem Wege zum Verständnis gebracht, und sodann ihre wechselnde Bedeutung und Anwendung geschichtlich entwickelt. Die gewählte genetische Darstellung ermöglichte es, dem Leser zugleich einen kurzen Abriss der Geschichte der Philosophie überhaupt, von den Joniern angefangen bis zur Gegenwart, zu bieten. Anfänger wie Vorgeschrittene in philosophischen Studien werden die Schrift mit Nutzen gebrauchen als ein handliches, knappes und inhaltreiches Orientierungsmittel, dem sie die Kenntnisnahme der grösseren Werke von R. Eucken („Geschichte und Kritik der Grundbegriffe der Gegenwart", 3. Aufl. Leipzig 1904, sowie „Geschichte der philos. Terminologie", ebenda 1879) und R. Eisler („Wörterbuch der philos. Begriffe und Ausdrücke" Berlin 1904) folgen lassen können. Willmann referiert im allgemeinen objektiv. Seinen eigenen Standpunkt, den er im Kontext schon angedeutet, finden wir im Schlussabsatz bestimmt ausgesprochen; es ist der aristotelisch-scholastische Thomismus, worin er eine perennis philosophia sieht. Ein Namen- und ein Sachregister erleichtern den Gebrauch des Buches. D.

D. Gustav WOHLENBERG: **Das Evangelium des Markus.** 1. und 2. Auflage. Leipzig 1910. 402 S. Mk. 8.—, geb. Mk. 9.50.

Vorstehender, neuerschienener Kommentar bildet den II. Band des von Zahn begründeten „Kommentars zum Neuen Testament". Gerade das Markusevangelium beansprucht das grösste Interesse, weil es in dem „Urwald des synoptischen

Problems“ (S. 26) sozusagen von der Kritik als ausgemacht gilt, dass Markus der in der Zeit zuerst schreibende Evangelist ist. Wohlenberg verweist die ausführliche Behandlung des Problems zum Teil in die Einleitung, anderseits zeigt er wenig Geneigtheit, in das Labyrinth der Hypothesen sich hineinzubegeben, deren „neueste“ immer das Richtige gefunden zu haben glaubt, während die „allerneueste“ wieder das genaue Gegenteil davon aufstellt. Wohlenberg bekennt sich zu der älteren Ansicht, dass Markus den aramäischen Matthäus gekürzt, aber selbständig von Petrus Gehörtes hinzugefügt hat. Das Evangelium ist als ein einheitliches, nicht in „Schichten“ zerfallendes zu betrachten. Wertvoll ist in der Einleitung die genaue Analyse der ausserbiblischen Zeugnisse über Markus, namentlich des Papias, ebenso am Schluss die Wiedergabe und Erklärung des Freer-Logions. Die ganze Anordnung des in Zahns Geiste gehaltenen Kommentars ist eine sehr übersichtliche. G. M.

Dr. Th. Zahn: **Die Anbetung Jesu im Zeitalter der Apostel.** 5. Auflage. Leipzig 1910. 46 S. 80 Pfg.

Den Wiederabdruck dieses ursprünglichen Vortrages rechtfertigt der Verfasser mit den Tagesereignissen, u. a. der Antwort von zwei Nürnberger Pfarrern auf ein Schreiben des Präsidenten des bayerischen Oberkonsistoriums. Während jene den Hauptwert auf die Sittenlehre Jesu legen, erklärt Zahn: „So lange unsere Gemeinden nicht auf den Namen evangelischer Gemeinden verzichten, können sie sich nicht abspeisen lassen mit einer Moral, welche sich auf einzelne, willkürlich herausgegriffene Aussprüche Jesu stützt, und mit einigen mehrdeutigen Reminiszensen an die kirchliche Lehrüberlieferung, sondern müssen sich nähren an dem alten und ewig jungen Evangelium selbst. Wo aber dieses unverkürzt gepredigt wird und in heilsbegierigen Herzen Glauben findet, wird allemal auch *Anbetung* des auferstandenen und erhöhten Erlösers der Widerhall des gehörten und geglaubten Evangeliums sein“. Diese Anbetung Jesu wird in der Abhandlung selbst für das Zeitalter der Apostel mit der bei Zahn gewohnten Schärfe, aber zweckentsprechend in populärer Form nachgewiesen. Das Thema ist

gleichsam die weiteste Antithese gegen die moderne Behauptung, dass Jesus nie gelebt hat. G. M.

Dr. Th. ZAHN: **Der Brief des Paulus an die Römer.** 1. und 2. Auflage. Leipzig 1910. 622 S. Mk. 12.50, geb. Mk. 14.—.

Professor Th. Zahn hat zu dem von ihm herausgegebenen „Kommentar zum Neuen Testament" bisher selbst die grossen Beiträge der Erklärung von Matthäus (B. I), Johannes (B. IV), Galater (B. IX) und jetzt des Römerbriefes (B. VI) geliefert. Wie in den vorhergehenden Bänden, so zeigt sich auch in diesem Werke Zahn in seiner Eigenart und Stärke. Letztere besteht nicht nur in seiner staunenerregenden alles beherrschenden Gelehrsamkeit, sondern ganz besonders in seinem unwandelbaren Konservativismus, der ihn immer auf die ihm ins Herz gewachsenen älteste christliche Literatur und ihre Auffassung des biblischen Textes zurückgreifen lässt. Die Eigenart Zahns bekundet sich in dem nie ermüdenden Scharfsinn, womit er die ihm zu Gebote stehenden Tatsachen, Wahrheiten, Notizen u. a. zusammenstellt und kritisch verwertet. Hierdurch kommt er ebensowohl zu überraschenden Aufschlüssen in der Einzelexegese und in der Bestimmung zusammenhängender Sätze und Abschnitte, als auch zu ganz neuen ihm eigentümlichen Auffassungen. Dass Zahn als überzeugter lutherischer Theologe gerade in die geschichtliche „Urkunde des Luthertums" und des gesamten Protestantismus sein Wissen und seine Seele hineinlegte, kann nicht Wunder nehmen. Wir gewinnen den Eindruck, dass hier die gelehrte Forschung und zugleich das gläubige Versenken eines ganzen Lebens in den behandelten Gegenstand niedergelegt ist. Die Exegese des Römerbriefes aber wird diese neue und durchaus eigenartige Auslegung künftighin immer befragen müssen. G. M.

***: **Le Dogme et l'Evangile,** par un groupe de prêtres catholiques, 2 vol. in-12. Paris, E. Nourry, 1910, 7 fr.

Cet essai comparatif entre les dogmes de l'Eglise romaine et les doctrines du N. T. est extrêmement important. Les au-

teurs sont des prêtres qui se disent *catholiques* et qui démontrent la fausseté de certaines doctrines qu'ils appellent aussi *catholiques*. Il y a là une anomalie qui n'est pas de nature à plaider en faveur de la logique des auteurs. Qu'ils attaquent les dogmes qu'ils croient faux, rien de mieux; mais qu'ils continuent à porter le drapeau de l'Eglise qui les enseigne et les impose, ceci n'est plus logique. Des prêtres qui sont capables de cette illogicité, sont capables d'autres aussi; et du premier coup, voilà leur attitude et leurs thèses suspectes. N'auraient-ils pas mieux fait d'écarter tout d'abord le préjugé dans lequel ils ont été élevés, préjugé qui les porte encore à confondre le catholicisme et le romanisme? Car c'est au romanisme, aux congrégations romaines qu'ils en veulent manifestement, lorsqu'ils disent (T. II, p. 273): « Nous avons refusé d'écouter, en tout et partout, l'éternelle exigence de Rome qui, trop souvent, renouvelle l'ordre donné autrefois à Balaam: *Dic nobis placentia*, écrivez ce qui nous plaît. »

Leur but, déclarent-ils (p. 274), est de montrer à notre génération sceptique « que *l'accord est possible* entre la foi que Dieu, que *l'Eglise officielle* imposent, et la raison, qui se refuse à endosser des doctrines définitivement compromises ». Donc, au fond, ces « catholiques » sont des croyants qui tiennent à la foi de *l'Eglise officielle,* raisonnablement comprise. Evidemment cette Eglise officielle est, selon eux, l'Eglise catholique ou universelle, ou chrétienne, non l'Eglise dite romaine, qui impose l'erreur. Nous applaudissons à leur intention, mais non aux graves méprises que leur langage maladroit et inexact n'autorise que trop.

Ils sont très sincères, certainement; ils veulent écouter le bon sens, assurément. Ils ont cherché à s'instruire, c'est incontestable. Ce sont là des points capitaux, sur lesquels il n'y a pas discussion.

Leur procédé est celui-ci: d'abord, citer le texte abrégé du N. T.; ensuite, exposer les objections contre ce texte; enfin, répliquer à ces objections par des « aperçus catholiques ». Cette troisième partie est donc, selon eux, le correctif de la seconde. Ils ajoutent (I, p. VII): « Les lecteurs comprendront que, dans les circonstances présentes, nous ayons voilé nos personnalités. Les noms d'auteurs importent peu dans une argumentation pure-

ment dogmatique où la réputation du prochain n'est pas en jeu. Il serait *par trop candide,* de notre part, d'exposer sans motif nos têtes aux anathèmes, aux injures et aux proscriptions de ceux qui, avec ou sans mandat, prétendent lier tous les esprits à des doctrines de convention. Ce n'est pas le moment d'être ingénu. »

Ces messieurs ont raison de ne pas se jeter eux-mêmes dans la gueule du loup. Mais qu'ils me permettent quelques simples remarques.

D'abord, le lecteur n'est pas non plus aussi *candide* qu'ils semblent l'imaginer, lorsqu'ils croient qu'ils vont le gagner à une doctrine qu'eux-mêmes n'osent pas signer. On a beau dire cette doctrine « dogmatique », et non personnelle; elle doit être crue et professée publiquement, puisqu'elle est dogmatique, et ont-ils le droit d'exiger que le lecteur ait plus de courage qu'eux?

Puisqu'ils veulent répudier et faire répudier les doctrines qu'ils disent être « définitivement compromises », ne serait-il pas plus clair de commencer par les indiquer nettement et en quelques mots que le public comprendrait? Au lieu de citer les textes bibliques d'après les traductions des Segond, des Crampon et autres, textes qui leur paraissent inacceptables et inauthentiques, ne serait-il pas plus logique, de leur part, de donner uniquement les textes qui leur paraissent vrais, et de dire au public: voilà le vrai dogme, expurgé de toutes les additions et corruptions dont il a été l'objet?

Ce vrai dogme, une fois indiqué, ils le justifieraient avec leur science exégétique et leur raison, puisque ce sont là les deux flambeaux dont ils s'éclairent.

Je préfèrerais cet exposé simple et lucide à celui, très compliqué, qu'ils ont fait, et où beaucoup de lecteurs de bonne foi trouveront certainement difficile de se reconnaître. Le leur est non seulement embarrassant, mais aussi embarrassé en maints endroits, et il me semble que plus de clarté, de leur part, serait possible, sans compter que les « redites » qu'ils avouent et qu'ils regrettent, seraient ainsi évitées.

Il est impossible de les suivre dans leur érudition très étendue, et de ne pas désirer des conclusions plus arrêtées auxquelles on a droit et qu'ils ne formulent pas avec précision. Ils montrent plusieurs faux dogmes, qu'il faut répudier; mais

ils ne montrent pas assez les vrais, qu'il faut maintenir et qu'ils veulent certainement maintenir. C'est dommage! E. M.

Petites Notices.

* Dr L. ARNAUDET: *Genèse et science. La matière vivante, son travail dans l'univers.* Paris, Bloud, in-8°, 139 p., 1910. — Ouvrage très savant, qui ne s'adresse qu'à des spécialistes. L'auteur semble se récuser comme exégète et comme philosophe; n'eût-il pas mieux fait, dès lors, de laisser de côté la Genèse, qui, quoi qu'il dise, n'est pas un livre scientifique, et de se borner aux questions de sa compétence: la matière est-elle vivante, et comment? Energie, force, esprit, matière, vie: quelles grandes choses à expliquer! Détail surprenant, parmi les savants qu'il cite, l'auteur ne mentionne pas, que je sache, le savant doyen de la Faculté des sciences de Montpellier, A. Sabatier, dont les travaux sur ces matières sont si curieux et si intéressants.

* A. BULLINGER: *Das Christentum wie es Christus gewollt hat und will.* München, Ackermann 1910, br. in-8°, 119 S. — Recueil d'études polémiques sur divers sujets très importants de la théologie. L'auteur, très érudit, a des lectures très étendues; il en fait profiter ses lecteurs, par une foule d'idées qu'il jette dans la discussion. De plus, il est original, personnel, indépendant; aussi tous les chapitres de sa brochure sont-ils intéressants et suggestifs.

* CLERICUS RHENANUS: *Der hl. Karl Borromäus und das Rundschreiben Pius' X. vom 26. mai 1910.* Mainz, Kirchheim in-8°, 1910, 50 Pfg. — L'auteur anonyme a voulu exposer la vie de l'archevêque de Milan dans un sens favorable au point de vue romain; et en même temps adoucir, autant qu'il a pu, le texte et le sens de l'encyclique papale. Il a pris pour devise les mots: Vérité et Paix. Si Pie X eût mieux connu la vérité et s'il eût eu des intentions plus pacifiques, il n'eût ni composé ni publié son malheureux factum. De telles bévues sont injustifiables, et l'auteur en sera pour ses bonnes intentions. Cette cyclique restera comme une preuve authentique de ce qu'est non pas l'infaillibilité papale, mais la visée antireligieuse et

antisociale de la politique romaine. Voir le « Katholik » (Bern) du 16 juillet, p. 241—244.

* Rud. BÖHMER: *Das Neue Testament verdeutscht.* Stuttgart 1910. — Das in der Aprilnummer der Revue besprochene Werk ist mit der 7. Lieferung vollständig erschienen.

* M. DEJEAN: *La Vie de Nicolas Pavillon, évêque d'Alet (1637-1677),* Paris, Plon, 1909. — Cet ouvrage est d'autant plus recommandable que les catholiques de France, et surtout les évêques, ont besoin, aujourd'hui plus que jamais, de savoir ce qu'est un évêque « indépendant », qui doit placer les intérêts de la vérité et de l'Eglise au-dessus du pape. Quel contraste entre le saint évêque du XVIIe siècle et les « créatures » de Pie X!

* Abbé DOLONNE: *Le clergé contemporain et le célibat.* Paris, Louis Michaud, in-18, 320 p., 3 fr. 50, 1910. — Ce livre n'est pas banal, mais très sincère, très documenté; les faits y sont la principale démonstration de l'immoralité du célibat forcé. Je dis « forcé », parce que l'auteur admet la beauté du célibat voulu et noblement pratiqué. L'auteur est un prêtre très honnête, qui a vu, et qui raconte simplement ce qu'il a vu. Loin de viser au scandale, il vise à une meilleure morale, à une religion plus pure. Certaines pages font horreur (p. 299 et autres); il fallait qu'elles fussent écrites, et il faut qu'elles soient lues, notamment le chap. XII, et plus loin, ce qui est dit de Bossuet et de Mlle Gary, de Fénelon (« le peintre si complaisant des belles nymphes de l'île de Calypso », p. 295), de Charles Perraud, du P. Gratry, de l'abbé Perreyve, etc. Lire aussi les pièces justificatives.

* Alfred HOCHE: *Geisteskrankheit und Kultur.* Freiburg i. Br. und Leipzig, Speyer und Karrner, Universitätsbuchhandlung 1910. 90 Pfg. — Die Schrift enthält eine Universitätsrede, welche die den Theologen und den Philosophen, den Pädagogen und den Juristen, den Nationalökonomen und den Hygieniker lebhaft interessierende Frage bespricht: Ist es wahr, dass wir uns, wie es behauptet wird, in einem bedrohlichen Stadium der nervösen Entartung befinden? Sie gelangt zu dem Ergebnis, dass keinerlei Beweise für eine tatsächliche ernste Gefährdung unserer geistigen Gesamtgesundheit durch die moderne Kultur

erbracht ist, und dass auch nicht einmal die Wahrscheinlichkeit für eine solche Gefährdung spricht. Die Darlegungen des berühmten Freiburger Gelehrten werden in weiten Kreisen aufklärend und beruhigend wirken. D.

* D. Dr. Sebastian MERKLE: *Die kirchliche Aufklärung im katholischen Deutschland.* Eine Abwehr und zugleich ein Beitrag zur Charakteristik «kirchlicher» und «unkirchlicher» Geschichtsschreibung. Berlin W 9, Reichl & Cie., 1910 XVI und 200 S. Preis Mk. 4. — Ich empfahl einmal hier Walthers Buch «Für Luther wider Rom» als ein Handbuch, das jedes andere Beispiel für ultramontane Geschichtsklitterung ersetze. Des Würzburger Professors Abwehr kann künftig ebenso alle Beispiele für ultramontane wissenschaftliche Verleumdung unbequemer Gelehrter ersetzen. Es ist die Verteidigung seines 1908 vor dem Internationalen Historikerkongress gehaltenen Vortrags über «Die katholische Beurteilung des Aufklärungszeitalters». Das Bild blindwütiger Unwahrhaftigkeit, das sich da entrollt, ist entsetzlich. Merkles Gegner: O. Pfülf S. J., Dr. iur. Rösch in Freiburg i. Br. und Professor Sägmüller in Tübingen sind wissenschaftlich und sittlich erledigt. E. K. Zelenka.

* *Neue Kirchliche Zeitschrift.* XXI. Jahrg. 1910. — Inhalt von *Heft 2:* Die Mystik George Tyrrells (Schluss). Über den Verfasser des Hebräerbriefes. Babylonische Kultur und Ideenwelt. Artikel XXI der Augsburgischen Konfession. Spalatiniana. *Heft 3:* Artikel XXI der Augsburgischen Konfession (Schluss). Die letzten Worte Jesu. Die Heimat des Dichters Commodiamus. Das 12. Kapitel der Apokalypse des Johannes. *Heft 4:* Die Genesis der paulinischen Theologie. Die Quellen des Lukasevangeliums. Babylonische Kultur und alttestamentliche Ideenwelt. Spalatiniana. *Heft 5:* Die Quellen des Lukasevangeliums (Schluss). Die Heilmittel der lutherischen Kirche gegen den unkirchlichen Subjektivismus unserer Zeit. Ein verkanntes Fragment von Marrions Antithesen. Das Vorkommen der Gottesnamen Jahwe und Elohim in den Sammelbüchern und seine Beziehung zur Geschichte des Textes.

* *Philosophisches Lesebuch.* Herausgegeben von Max Dessoir und Paul Menzer, Professoren der Philosophie an den Universitäten zu Berlin und Halle a. S. Dritte, wiederum vermehrte Auflage. Stuttgart 1910. (Verlag v. Ferdinand Enke). VIII

und 321 S. — Das Philosophische Lesebuch ist ein empfehlenswertes Hülfsmittel für das Studium der Geschichte der Philosophie, und ist sowohl für Autodidakten, als auch für Studierende an Universitäten durchaus geeignet. Die gedruckten Grundrisse, ebenso wie die Vorlesungen, geben naturgemäss nur umformende Berichte, die die Kenntnisnahme der Originalwerke weder ersetzen können, noch sollen. Das Lesebuch bringt uns in unmittelbaren Verkehr mit den grossen Geistern der Vergangenheit und wird, recht benützt, die Sehnsucht wecken, die vollständigen Werke dieses oder jenen Klassikers der Philosophie durchzuarbeiten. Ursprünglich waren Stücke aus 17 Philosophen ausgewählt, in der dritten Auflage sind es 23 geworden. Die Anordnung ist chronologisch. Inhaltlich beziehen sich die meisten Abschnitte auf die allgemeine Richtung des Denkens und die Grundfragen der Erkenntnistheorie. Bei der geplanten allmählichen Erweiterung werden wohl neben Schelling, besonders E. v. Hartmann und F. Nietzsche Berücksichtigung finden. Die Erläuterungen zu den Texten und die Literaturnachweise verdienen alle Beachtung. Die Herausgeber dürfen, wie auch die wiederholten Auflagen beweisen, mit Genugtuung auf ihre Arbeit schauen, durch die sie in der Tat das philosophische Studium fördern. D.

* Dr. Erwin PREUSCHEN: *Vollständig griechisch-deutsches Handwörterbuch zu den Schriften des Neuen Testamentes und der übrigen urchristlichen Literatur.* Das von uns wiederholt empfohlene Werk liegt mit Lieferung VII (*προαθλέω* bis *ὠφέλιμος*) vollständig vor. Es umfasst 1184 Spalten und kostet Mk. 14. Originaleinbanddecken liefert der Verlag A. Töpelmann-Giessen.

* Dr. Erwin PREUSCHEN: *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde des Urchristentums.* XI. Jahrgang 1910, Heft 1. — Inhalt: Das gotisch-lateinische Bibelfragment der Grossherzoglichen Universitätsbibliothek Giessen. Die neutestamentliche Grundlage der Ansicht von E. Schwartz über den Tod der Söhne Zebedäi. Das literarische Problem des Hebräerbriefes I. Zum reichen Jüngling. Mk. 10, 13 bis 27. Miszellen. Preis des Jahrgangs in 4 Heften Mk. 12.

* Wolfgang SCHULTZ: *Dokumente der Gnosis.* Jena, Eugen Diederich, 243 S., Mk. 8, 1910. — Les efforts des penseurs pour se rendre compte de l'existence du monde et de la vie humaine,

ont pris dans les cercles religieux, quelque temps avant l'apparition du Christ et surtout immédiatement après, une acuité considérable, les uns analysant ce qui leur était inanalysable, les autres synthétisant les systèmes indous, persans, égyptiens, grecs, romains, etc. On imagine aisément les théories émises dans ce chassé-croisé arbitraire et fantastique; les masses en subissaient le contrecoup, et il fallait les suivre si l'on voulait les attirer. L'histoire des mouvements gnostiques est à la fois très importante et très confuse; jusqu'à présent on ne connaît guère que ce qu'en ont dit les Justin, les Irenée, les Hippolyte, les Tertullien. Ce n'est pas assez. Le présent volume est une savante contribution pour l'intelligence de cette question. Les théologiens de ce temps voulaient connaître les secrets les plus intimes de la divinité; ils étaient pires encore que ceux d'aujourd'hui. Il faut avouer que la Rome du IIIe siècle a été moins obscurantiste que celle du XXe.

* A. Savine: *La chasse aux Luthériens des Pays-Bas.* Souvenirs de Francisco de Enzinas. 35 illustrations documentaires. Paris, Louis Michaud, in-18, 192 p., 1910, 1 fr. 50. — Ce drame est terrible. Fr. de Enzinas était ami de Melanchton. Il parle avec ardeur. Sur un fond de feu et de sang se détachent les figures de Charles-Quint et de son confesseur Pierre de Soto, qui exerce « en la conscience de l'empereur une cruelle boucherie, la pique de son venin, la navre plus que ne fit oncques soldats en les guerres de France ». Portraits curieux, caricatures féroces.

* Dr. C. Steuernagel: *Hebräische Grammatik,* 3. und 4. verbesserte Auflage. Berlin 1909, Reuther & Reichard. Geb. Mk. 4. — Die Grammatik von Steuernagel (die erste, in der vom Verlage herausgegebenen Porta Linguarum Orientalium) behält neben anderen hebräischen Lehrbüchern ihren vornehmen Charakter, der sich auch äusserlich in der prächtigen Ausstattung zeigt. Auf 156 Seiten ist das Wichtigste aus Formenlehre und Syntax zusammengedrängt, dann folgen auf 139 Seiten hebräisch-deutsche Übungen, ein hebräisches und ein deutsches Wörterverzeichnis. G. M.

* *Die Theologie der Gegenwart:* IV. Jahrgang 1910. Leipzig, A. Deichert. — Die von uns früher empfohlene Zeitschrift entspricht andauernd in vorzüglicher Weise ihrem Zwecke, kein

Rezensionsblatt zu sein, sondern die wichtigsten Erscheinungen aus dem Gebiete der Theologie systematisch in 4 Heften geordnet in unabhängiger Weise zu würdigen. Preis des Jahrgangs Mk. 3. 50.

* TOXOTES: *Wissenschaftliche Aussprache der Zahl des Namens des Tieres (666) in Apok. 13, 18.* Buchdruckerei der Schreiberbau-Diesdorfer Rettungsanstalten, Diesdorf bei Gäbersdorf, Kreis Striegau, 1910, br. 80 S. Mk. 1. 50. — Beaucoup d'érudition pour essayer de découvrir un mystère qui restera sans doute éternellement un mystère. L'auteur termine par l'espoir: « Vor uns liegt ein kirchliches Weihnachten ».

* Michael WITTMANN, Prof. Dr.: *Die Grundfragen der Ethik.* Kempten und München, 1909. 29. Bd. der Sammlung Kösel. 179 S. 1 Mk. — Die Schrift enthält insbesondere eine Auseinandersetzung mit dem Eudämonismus und dem Kantianismus nebst ihren verschiedenen Verzweigungen und Modifikationen. Die Ermittlung einer höchsten Norm, die Erklärung des Pflichtgedankens, die Bestimmung des Verhältnisses zwischen Tugend und Glückseligkeit, die Zusammengehörigkeit von Moral und Freiheit, das sind die Punkte, deren Analyse und Ergründung der Verfasser sich angelegen sein lässt. Somit gibt er eine Apologie der religiös fundierten Moral, wobei mit Recht darauf hingewiesen wird, wie notwendig es ist, dass der Mensch sich als *Kreation* Gottes erkennt. Wir wünschen dem Buche aufmerksame Leser; sie werden daraus Aufklärung schöpfen, nicht bloss in spekulativer, sondern auch in praktischer Hinsicht. D.

Ouvrages nouveaux.

Athènes, Imprimerie du journal « Athênai », 1910: —

Dr Constantin RHALLIS: *Περὶ τῶν ἐπισκοπικῶν περιοδειῶν* (selon le Droit ecclésiastique orthodoxe oriental) 1909. — D. S. MPALANOS: *Η Θεσις της Γυνακος εν ταις Θρησκειαις και ιδιως εν τω Χριστιανισμω.* 1910. — *Εκκλησια και Θεατρον.* 1909.

Athènes, Imprimerie Tzabella, 1909: —

G. LAMPAKÈ: *Οι επτα Αστερες της Αποκαλυψεος.*

Bericht über den VIII. internationalen Altkatholikenkongress in Wien vom 5. bis 10. September 1909. Verlag des Vorstandes der altkatholischen Kirchgemeinde Wien. Mk. 2. 50, Fr. 3. 25.

J. BRICOUT: L'histoire des religions et la foi chrétienne. Paris, Bloud, 1910. 1 fr. 20.

Dr. A. DORNER: Johannes Calvin, Rede in Königsberg, 1910. Bei Aderjahn, 75 Pf.

J. FROMER: Der babylonische Talmud. Textkritische Ausgabe. Charlottenburg 4, Verlag für die Wissenschaft des Judentums, 1910.

A. DE LAPPARENT: La philosophie minérale: les théories de la matière, la cristallographie, les vicissitudes de la préhistoire, l'ancienneté de l'homme et les glaciers. Paris, Bloud, in-16, 1910, 3 fr. 50.

März: Halbmonatlich für deutsche Kultur (Thoma und Hesse). München, Langen, Mk. 24. — A remarquer particulièrement, dans la 13e livraison 1910, l'étude de P. Perdrizet: *Satan und Jungfrau.*

V. MONOD: De titulo Epistolæ vulgo ad Hebraeos inscriptæ. Dissertatio ad licentiam. Montalbani, 1910.

Ed. NAVILLE: La découverte de la Loi sous le roi Josias, une interprétation égyptienne d'un texte biblique. Paris, Imprimerie nationale, Klincksieck, 1910, in-4, 34 p., 1 fr. 70.

J. PAQUIER: Qu'est-ce que le Quiétisme? Paris, Bloud, 1910, 1 fr. 20.

W. SCHIRMER: (altkath. Pfarrer in Konstanz): Ignaz Heinrich von Wessenberg, mit 2 Kunstdruckbeilagen. Konstanz, Ackermann. 1910. 69 S.

H. STŒCKIUS: Forschungen zur Lebensordnung der Gesellschaft Jesu im 16. Jahrhundert. 1. Stück: Ordensangehörige und Externe. München, Beck, Mk. 2., 1910.

M. TAMARATI: L'Eglise georgienne, des origines jusqu'à nos jours. Rome, chez l'auteur, in-8°, 15 fr. 1910.

Theologischer Jahresbericht. Leipzig, Heinsius, 1910 : Livraisons 2-5 de l'année 1909 : Le N. T. (Brückner et Knopf) — L'A. T. (Westphal) — La Théologie systématique (Christlieb, Holzhey & Hoffmann) — Toujours la même érudition.

N. VELIMIROVITCH : Der Glaube an de Auferstehung Christi als Grunddogma der apostolischen Kirche. Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde. Bern, Iseli, 1910.

The Vision of the Young Man Menelaus, Studies of Pentecost and Easter, by the Autor of « Resurrectio Christi ». London, Kegan and C°, 1910, 211 p. 2/6 net.

Marcus und Webers Verlag : G. Lœscheke, Jüdisches und Heidnisches im christlichen Kult, br., 80 Pfg., 1910 ; — W. Stærk, Altjüdische liturgische Gebete, Mk. 1. — ; Der Misnatraktat Berakhoth in vokalisiertem Text, 60 Pfg., 1910.